

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 14 À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

LE BAISER DE L'ABÎME...

dans l'aveuglement de la boîte noire du crâne où gît la macération
du langage

il y a

la montée des trois croix de la douleur sur l'astre incendié du
soleil noir qui retombent ombres de l'éternité afin d'y tourner
comme des rouleaux de prières dans la barbaque sans lumière

ce terrier de nuit où dansent les sans corps du néant comme des
sacs de cris dans les spasmes de la conscience

là où un non-être baise sa non-être afin de se reproduire à l'infini
de la succion qui se signe de sa potence à taffer au TAV

là où le non-être love sa tête au nid de vide sur l'arc-langue de sa
blessure qui rumine le trou-gouffre de l'origine à l'AMEN de sa
croix de sang

là où la langue lèche la roide dans l'eau noire du puits des morts

nid des entrailles du fruit où rien ne se vide

entrebâillement de l'œil sans lumière à la dernière croix des
désastres

*- et dans l'ombre de sa croix... le corps ouvre l'œil mort de son
néant...*

- là où la fente noire se rince l'œil...

*- et lancer le trou entier dans le vide béant où palpète la lumière
noire de la douleur des êtres sans langage...*

*- là où l'œil crève la tête... et recrache son trou d'ombre dans la
langue-viande qui suce le baiser de la faille...*

*- et les corps ne sont que des échos de mots de la langue des morts
où se colportent les ragots du vomissement de la cendre dans la
matière noire des ombres d'ombres qui brûlent cette langue au
puits-gouffre de l'éternité...*

coup de bouche

coup de trou

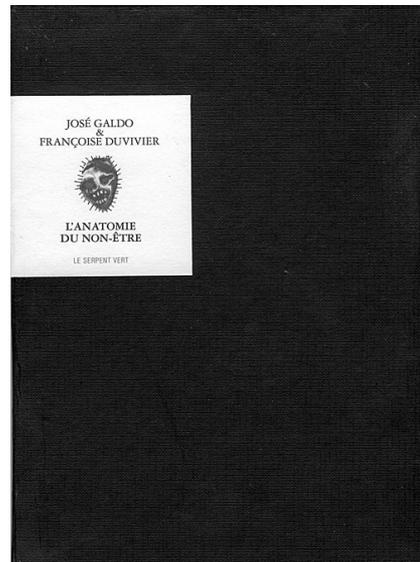
écrou de glace au sablier des empreintes de la femelle et de son
mâle comme des spasmes à mordre la succion qui aspire l'anneau
de sa douleur dans l'éclipse éternelle tombée des confins de la vie
et de la mort où se fige le miroir noir de la nuit

et disperse la cendre aux gémissements des vents comme des trous
d'ombre qui s'enroulent aux angles-morts du langage

coud la bouche

serre les dents

BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS



José Galdo L'ANATOMIE DU NON-ÊTRE, livre en feuilles sous boîte noire accompagné de Collages de Françoise Duvivier et d'un DVD avec une mise en voix de Jean-Pierre Espil aux Éditions Le Serpent Vert.

L'ANATOMIE DU NON-ÊTRE

« Quiconque a tenu entre les mains les incantatoires Anatomie du Non-Être, et s'est mis à l'épreuve d'en expérimenter le long cheminement, en vivra la puissante matérialité du rythme. La longue série des différentes étapes, où le texte qui a donné son titre au recueil semble annoncé par les précédents et expurger ceux qui suivent, se révèle une pure excroissance de la part d'ombre inhérente à l'être humain. Accompagné d'illustrations de Françoise Duvivier – déploiement visuel et maudit de l'intériorité humaine – et d'un DVD dans lequel Jean-Pierre Espil met en son le texte et le lit, ce coffret aux accents d'Antonin Artaud est une œuvre étrange, noire, réellement hors-norme et qui vous habite durablement. On sent que chaque terme, chaque syllabe, ainsi que l'élan des sonorités, bref que chaque parcelle y scande la concrète matérialité humaine.

On croirait, à le lire, entendre cette proclamation mise au fronton de l'Enfer où entrent Dante et Virgile : « Vous qui entrez laissez toute espérance. » C'est aussi ce que ressentira le lecteur prolongeant jusqu'au bout – ce que nous lui conseillons de faire – la lecture de cette œuvre. L'écriture y semble jaillir directement d'une âme rongée par un mal absolu, sans remède, sans lumière, sans espoir.

glissières des râles aux roues des douleurs
et coup de langue des doublures

- DE QUEL SINGE ES-TU LE SIGNE ?

et les nidifieuses de l'ombre embryonnent l'infini des limbes
de bouche à gouffre dans l'enroulement de la plaie première où le
nerf de carne bande l'arc-langue du non-né
œil-œuf dans l'empêchement des chrysalides du non-être
étoile vide de l'inné

*- là où s'extirpe le trou et son rat... ce trou mental où se pétrifie la
fourmilière des mots morts... comme des bouchées d'ombre...*

*- et les rats quittent l'arche pour s'engouffrer dans l'ombre de la
croix afin de chier un poème dans la langue noire des morts...*

*- CAR LE LANGAGE EST TOUTE LA MERDE DES MORTS QUI
TRAVERSE LA CONSCIENCE...*

et dans l'immobilité de la néante
il y a

ce baiser sans langue
ce baiser de l'abîme à même la barbaque béante du non-être

*- et là... lèche le trou du vide... retourne le sac et expire-toi dans
l'éternité...*

- claque le corps... claque la langue...

- lape-la... laque-la... clape-la...

- et clabote-toi...

car le dit y crève
et se recroqueville dans le sas de son origine
ce manchon d'ombre dans le soufflet de la crémation où se triture
l'affre qui touille au trou de sa propre douleur
et qui y gît ainsi
et qui y suinte de toute sa matière noire afin d'y sucer la plaie des
croix de sang où dansent les forces du commencement des morts

ce coup de gouffre où se vomit la conscience au broiement de
l'envers

- cette agonie innée de la conscience où souffle le vent des morts...

*- et refermer la gueule carbonisée du jacassement des quatre vents
du langage...*

- et bouffer la langue blanche jusqu'aux tréfonds de la terre noire...

- et chier le langage dans la gueule des morts...

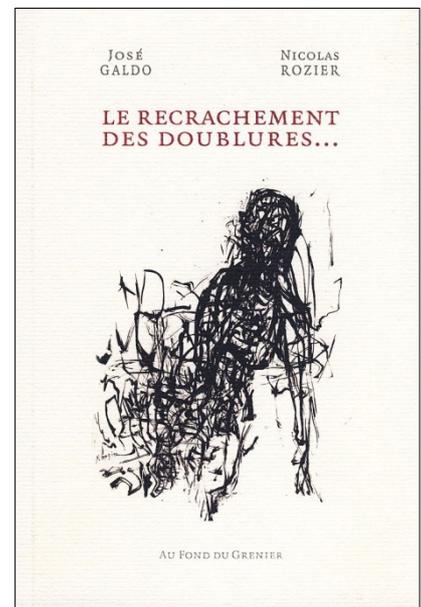
tête d'ombre
où bave le non-être
sans corps
sans langue
nasse des grouillements

*Anatomie du Non-Être est le chant de
la douleur. Celui de la souffrance en
mouvement et rongant la vie. Le lire
suppose que l'on fasse l'effort de faire en
soi-même résonner la hargne intrinsèque
à ce style, à ce phrasé qui semble ne
jamais devoir cesser de rythmer le mal-
être, la douleur originelle, l'horreur
d'être au monde.*

*L'histoire de la poésie a ses poètes de
lumière, ses Hölderlin, ses Goethe, ses
Rimbaud ; Anatomie du Non-Être nous
semblera plus proche d'un Lautréamont
ou d'un Blake chez qui se scandent
également les méandres les plus sombres
et les ténèbres désespérées de la
conscience humaine. C'est pourquoi on
ne sort pas tout à fait indemne d'une telle
lecture qui vous hante pendant des jours.
C'est une œuvre de sincérité – même si
celle-ci vous ronge intérieurement.*

*Ce recueil est clairement à
recommander d'urgence à toutes celles
ceux qui, comme Artaud lui-même, ne
conçoivent « pas d'œuvre comme
détachée de la vie » – y compris quand il
s'agit de la mettre sans doute en péril sur
le fil du rasoir, en balance entre le
gouffre et l'indicible ».*

Jean-Yves Guigot in la revue Littérales,
la lettre et/est le réel, N°12.



José Galdo *LE RECRACHEMENT DES DOUBLURES*, livre accompagné d'une Préface et de Dessins de Nicolas Rozier aux Éditions Au Fond du Grenier.

JOSÉ GALDO, UN SOLEIL NOIR

*« Il appartient au poète de dire l'être
autant que le non-être. Nous savons
depuis Antonin Artaud et Stanislas
Rodanski que le néant a partie liée avec
la vie et que de cette conjonction naissent
des œuvres sans complaisance avec la
pose. Il ne s'agit pas pour José Galdo de
faire affaire avec l'apparence ni de*

masse des roulements
de case à cave
de niche à vide
et roulis à jouer sur les mots
à jouer sur les morts jusqu'à l'acceptation des doublures comme
des portraits crachés de l'énigme du sans face

cri fixe au signe de croix
à l'équarrissage de sa barbaque où s'éclipse la langue-viande de sa
matière noire
bouche-trou du gouffre de l'œil où tourne le trou noir de son
supplice

- *et ce disparu n'est qu'un mort qui s'accroche aux corps des
aveugles...*

centre vide au berceau du silence
au règne de la langue de glace
né en néant du non-né à même l'étoile de la saignée des morts
à l'extrême du transbordement des corps

- *là où gît le trou noir de la nourriture des morts...*

- *ce bord inanimé de la matière où s'infiltré le miroir noir de la
langue...*

langue d'ombre
dans l'anneau de la bouche
nid de nuit où tourne le gouffre
la succion
l'avalement
la voracité
et l'emportement dans le baiser immonde où tourne cette langue
du vide dans son goulet de terreur
ce baiser béant
sans dents
sans langue
sans souffle
comme un glissement dans l'anneau dernier de la suffocation où
s'immobilise l'archaïque langage des ombres de l'avant-monde
comme les larmes de lumière noire de celui qui parle aux morts à
même l'étoilement béant de la sainte croix des entrailles

- *ET DE QUELS MORTS ES-TU LE SINGE ?*

- *ET DE QUELS SINGES ES-TU LE CORPS ?*

au fracas des confins de la matière noire sous la paupière de nuit
de l'éternité où s'abrasent la vie et la mort
glu de cris
lit des douleurs
chapelets de bris
écheveaux de vides
où la dévoreuse aspire la gueule entière au baiser de la souffleuse
d'ombres
larmes des limbes
larmes des nerfs
filaments
écoulements

*réaliser l'acceptable. C'est dans le refus
que se joue son combat avec la mâya.
Une distance adoptée de longue date au
risque de l'invisibilité. Mais la poésie qui
se veut un exercice d'exactitude est
insoumise. Elle se moque qu'on la
reçoive ou qu'on ne la reçoive pas. Elle
est. Seul le temps agit pour que l'on
vienne à elle. Ainsi, dans ce monde qui
serait obscur, c'est à peine si l'on
entrevoit les silhouettes debout de
Francis Giauque, de Gérald Neveu, de
Roger Gilbert-Lecomte, morts et
cependant vibrant de lumière noire. Et
c'est à juste titre que Nicolas Rozier,
dans son introduction au Recrachment
des doublures, signale ces noms comme
les alliés de José Galdo, tous
compagnons de clartés aveuglantes, tous
spectres éblouissants.*

*« Le trou noir qui s'étoile dans la cavité
de la vie » est précisément le passage par
lequel José Galdo nous invite à entrer.
Pour autant que l'on consente à certains
soulèvements, à des signes qui annoncent
une révolte contre la naissance, à des
tensions, à des cris dont on ne sait s'ils
viennent d'ici ou d'un là-bas
indescriptible. Or ce n'est pas le monde
de Van Gogh ni même celui de Lovecraft
auquel nous sommes conviés. Il n'y a pas
de construction. C'est le jaillissement
d'une conscience qui se sait doublée.*

*Le double en littérature renvoie
généralement à Hoffmann, à Chamisso
voire à Stevenson et c'est alors
l'imaginaire en marche, le pouvoir de
l'imaginaire et ses capacités à dupliquer
des fantômes, à multiplier l'être dans des
étoffes plus ou moins saisissables. Pour
José Galdo, il n'y a pas d'invention
possible mais l'imposture des succions de
l'autre et cette figure de vie qui vient
prendre la place du néant. Jamais depuis
Antonin Artaud, nous avons lu (et sans
doute entendu) pareille clameur,
semblable détonation. Peut-être parce
qu'Artaud, ou plutôt l'infinie dissection
du corps d'Artaud, est devenu l'objet
vaste, l'objet suffisamment vaste pour
qu'il nous empêche d'atteindre les poètes
actuels, pour qu'il recouvre de son cri
tous les cris et écrits de ceux qui
aujourd'hui se débattent avec le verbe, le
néant et la chair.*

*Le livre est noir et magnifique, soutenu
de noir par les dessins de Nicolas Rozier
(auteur de L'espèce amicale chez Fata
Morgana, fédérateur d'un récent
Tombeau pour les rares publié aux
Éditions de Corlevour), scintillant,
saisissant. Et il est l'occasion d'une prise
de contact immédiate avec celui qui
depuis son premier recueil paru en 1974
n'a jamais dévié. Il continue vaille que
vaille, de « bris de signes » en
« soulèvement des cages », à émettre
« la langue écrasée dans ses doublures
vides ».*

Guy Darol in Le Magazine des Livres
N°29.

écroulements dans la cavité
à la communion du rite de l'avalement du corps
rite de la dévoration des corps en panade et vinasse
et déchiqetage du miroir où l'œil dévore l'œil pour s'engloutir
l'un dans l'autre dans le puits de la nuit éternelle sous le
bruissement de la langue des morts
comme des glissements de cendres sur le silence du bord de la
matrice des mondes de l'engendrement

et momifier
et coudre la tête dans ses cocons de mots comme des trous de
poches à la bouche des ombres

ces ombres qui serpentent dans la langue
et qui s'enveniment dans les trois clous de la matière béante
ce trou où il faut déplacer son corps dans le néant de ce corps qui
se débat pour en sortir au prix de ce trou éternel

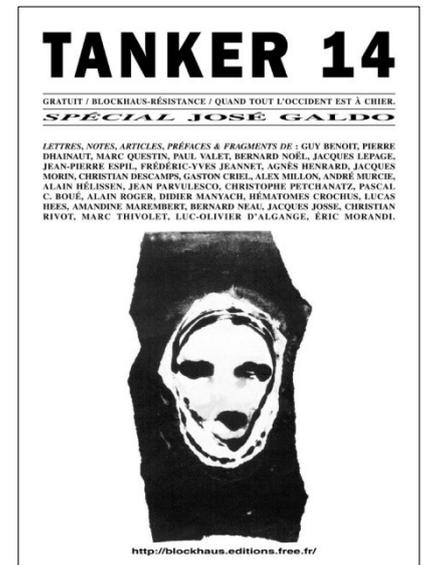
à la poussée des nerfs
à la face réanimée du mort
où les doublures vivantes suffoquent comme des corps de lumière
noire

- *et un double vivant revient toujours comme un corps...*
- *une incarnation qui n'est jamais de l'être...*
- *une excroissance aspirée par le vide de tous les autres corps afin
d'y happer la douleur...*
- *et d'y gire comme un excavé au dent pour dent des nerfs...*
- *là où les morts mordent, rognent, grognent et mâchent lentement
l'éternité de cette douleur tombée des puits-gouffres dans la proue
vivante de l'ombre...*
- *et l'ombre écarquille l'œil blanc du dedans à même la pupille
retournée dans sa coquille de nacre noire...*
- *et c'est ainsi que les non-corps font sortir les morts de la terre
noire...*
- *ces viviers d'anti-lumière qui dégueulent le pot pourri de la langue
où touille la croix de sang...*
- *ce bâton gorgé dans sa gaine de survie suppliciée...*
- *et le miroir des prières sous le masque des abîmes...*
- *et ces morceaux de viandasse qui s'accrochent encore à l'os
comme un tronc où se lape la fente de son signe...*
- *là où il n'y a plus de corps... à peine une surface déchirée dans la
lumière agonisante...*

de crâne à trogne
la langue râpe
et grogne
tonne



**Mise en voix de LE RECRACHEMENT
DES DOUBLURES** par Jean-Pierre
Espil accompagnée des Dessins de
Nicolas Rozier , vidéo sur You Tube.



Tanker N° 14 : « spécial José Galdo »
avec des témoignages de : Guy Benoit,
Pierre Dhainaut, Marc-Louis Questin,
Paul Valet, Bernard Noël, Jacques
Lepage, Jean-Pierre Espil, Frédéric-
Yves Jeannet, Agnès Henrard, Jacques
Morin, Christian Descamps, Gaston
Criel, Alex Millon, André Murcie, Alain
Hélisten, Jean Parvulesco, Christophe
Petchanatz, Pascal C. Boué, Alain
Roger, Didier Manyach, Hématomes
Crochus, Lucas Hees, Amandine
Marembert, Bernard Neau, Jacques
Josse, Christian Rivot, Marc Thivolet,
Luc-Olivier d'Algame, Éric Morandi.

« ON NE SORT PAS D'UN
MONDE POUR LE DÉTRUIRE,
ON LE DÉTRUIT EN LE
CREVANT POUR PASSER
DEDANS ».

Antonin Artaud

éclate
œil de cène et son treizième corps
ce renoncement au creux de vide qui aimante les corps de l'amant
et de l'amante
de vide à vide dans l'aveuglement de la vie et de la mort où se
perd l'amour-tout

où se fêle le reflet
faille de glace
où bobarde le brouhaha des doublures
qui collent au corps
qui collent au mort
gobent
gavent
comme le néant né qui suce le dehors de son gouffre

- et les nerfs de la langue se tendent dans la bouche de l'abîme...

soc en terre
sac d'ombres

- et quand les morts nous chient dans la bouche... on appelle ça le langage...

sur terre
sous terre
les larves de la langue cognent depuis la naissance de la matière
où le trou aspire
prend
presse
et serre pour en faire gicler l'être de sa cavité à même le supplice
des trois croix de flammes noires plantées dans le calice de l'esprit
et charpie de corps dans la caisse noire où se nourrit la barbaque
du petit commerce des trente deniers du non-être
et où la mue des doubles tirent les cordages dans le gouffre du
néant
à mi-mots
à mi-signes
aux remous du trou noir où s'amarre le béant
à cran de carne
là où la douleur envahit le cri
et cime de ce cri comme crime dressé où s'emporent les signes et
les corps et les signes de corps
sève dégorgée
glèbe de cœur au pitre de ce cri dans sa croix
poutre de con dans sa cruche au trou de rat du fou fixe qui gémit
dans l'étreinte de son manque à être

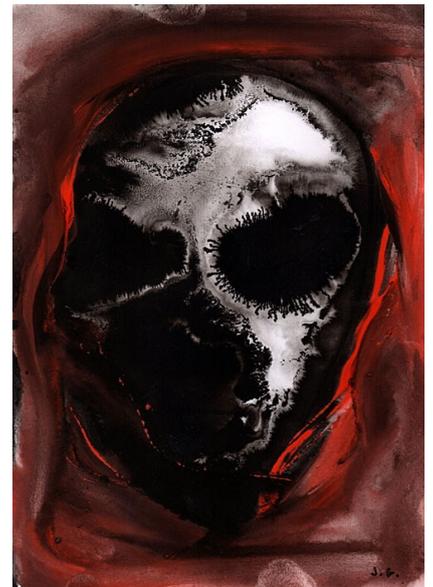
- et maintenant... dieu est mort... l'être est mort... que reste-t-il ?

*- il ne reste que le non-être... ce traître et son acceptation de n'être
plus que cette lumière noire de son incarnation... ce chaînon
d'anéantissement de la vie dans l'aliénation du mariage du néant et
de la mort...*

non-être
traître
et traire le sang d'encre de ce poulpe à trou qui tourne
comme un clapot



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).

comme un clabot dans les convulsions de la matière noire

chair chérie
et chérie
en reste de viande
cousue de fils blancs qui va rôtir dans l'auto-carbonisation lente
de son néant afin d'y cramer son absence
tête de tau
s'entête au fond de son trou noir où se vomit la douleur qui
palpite aux coups de sang
nerfs écrasés de la blessure avec ce trépan de voracité qui racle
son fond de plaie
tourments
et tourniquet des peines au puits de l'âme

- et perdre les mots dans le silence...

- et chercher les signes dans les flammes...

et figure de proue à la bouche béante
sous l'ombre des cordages où s'étranglent des nœuds de vide
et poitrine ouverte
comme une plaie au vent
comme un soc de peine qui déchire l'eau noire

- à la bouche des morts... l'aveu du néant... où il faut rendre son
supplice...

- et forger dans l'affre une langue armée pour crever ce suaire de
cendre qui bouge encore dans la bouche du néant de tous...

- et balancer tous les corps par-dessus bord... et transborder ce qui
reste de lumière... dernières braises du baiser de l'abîme...

éclosions des échos aux cratères d'étoilements
centre-fusion des anti-soleils aux coulées de la vallée des larmes
et toutes les bêtes blessées dans la blessure définitive de
l'aveuglement de la vie et de la mort
désert des épreuves
avancées des sables sans ombre
là où s'éprouve les anneaux de terreur
crânes de vides
crânes de creux
et succions orangeuses aux moulages des paniques de l'éternité où
se disloquent les algues de nerfs dans les remous des rêves du
terrier sans langage

et extraire l'arbre-croix du crâne pour le transplanter dans
l'arbre-signe du vide
et déclouer le corps fantôme de sa poutre d'agonie éternelle
et ratisser le raz de langue dans le trou de la bouche
et recoudre l'éternité de la plaie à même le tri des âmes et le culte
des morts

- car dans l'absolu... rien ne se perd...

- et ne jamais absoudre toutes les larves noires de la langue...

- car le baiser de l'absolu se tient à la pesée de la vie et de la mort...



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).

- le bien la vie... le mal la mort... au poids du corps... au poids du mort...

- et les quolibets des doublures traversent les doublages de la membrane comme des grouillements de conscience...

- car qui nie la mort tue la vie et sa lumière...

- et maintenant ?

- maintenant... IL FAUT CHIER DANS LA GUEULE DES MORTS...

- et ensuite ?

- ensuite... il faut se torcher avec toutes les consciences noires du non-être...

- et sortir le nerf blanc de la langue...

- et cracher toutes les pétrifications de la matière noire jusqu'aux signes de fer...

- ce métal des signes...

et arpenter l'éclat où tanguent la croix-totem dans le chaînage des cris

bras dessus

bras dessous

au bas

en bas

plus bas encore

dans l'aspiration ventouse de l'anneau du clin d'œil de la dislocation de la chute des corps

spires des vides au puits de nuit où tourne la croix noire sur le miroir vide du sans fond de la succion béante

- et ferrer la langue aux forges du cratère... aux braises du métal... dans les creusets de la lumière...

- et crever les poches d'ombres de la langue... ces porteuses de lumière noire dans le floc ouvert de la gueule...

- et traire le sang du sans conscience dans le magma de l'éternité...

- comme ce coup de trou où le centre aspire la langue noire afin de la perdre dans le sans fond éternel de son gouffre...

- là où le révolté de l'absolu griffe les parois membraneuses et roides de la suffocation...racle la peau de l'ombre et s'arrache les ongles dans le cristal noir des agonies...

creuset des vides

maelströms des infinis

anneaux d'avant-mondes

et enroulements des œufs d'ombre comme des cocons de glace où se couvent les lovements du non-être qui se calent dans la langue vide où s'immobilise le baiser des cristaux de sang

ces râles de l'origine comme des égorgements où vibre le cri de



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).

**l'étoile
éclats de larmes aux ellipses tendues de la nef des sphères
cosmos des morts
constellations des signes
scintillements des nuées
et marbrures laiteuses des éthers aux vallées des silences**

- et le scribe de pierre creuse les signes de fer sous ses yeux de verre...

- là où glisse la barque des morts qui brûle sur l'eau noire des sources de l'autre vie à même les cristaux de sang dégueulés de la conscience première...

- au soleil né de la vie où se rassemblent l'infinité des soleils... dans l'amour-tout du mâle et de la femelle... ce mariage du mort et de la morte dans l'éternité du corps à corps...

**lits de cendres
niches des limbes
ruche des spires
entrechoquement des astres dans le ventre des brasiers
abrasion de l'abîme
fusion des envers aux magmas-mères dans le plasma éclaté des orages
et cette matière coagulée aux laitances des confins**

- mais retourne donc sur terre... là où il faut boire l'âge noir du néant jusqu'à la lie du langage...

- dans ce bas monde de la langue...

- la tête en bas... aux doublures qui crachent encore des corps dans la croix des signes... comme des trombes d'ombres au déluge de la nuit sans fond du dégueulement de l'univers...

- et des morts se déplacent comme des corps...

- et dans le miroir de cette matière... d'autres corps se déplacent comme d'autres morts pour se pétrifier dans les signes...

- là où le scribe de pierre à la table de terre vierge des prières ravage les confins de l'abîme...

**et cette succion des ombres sans bouche de l'envers
ce cratère soulevé du centre-gouffre d'un corps suspendu sur la
roue de l'inénarrable douleur de son supplice où remue
l'immonde surface des mots morts
bruissements des baisers
coulissements des entrailles
roulis des cavernes de carne
galeries des suffocations
de rétrécissements en dégorgements où le goulet de la bouche
s'entrouvre et bave ses filaments de lumière noire**

**crâneurs des forces
crâneuses des anneaux
et soulèvements des contractions de l'abîme
et langue vide des ombres dans l'arbre de nerfs noirs du non-être**



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).

et ces forceps de l'écrasement du collier infini des crânes

- toutes ces boîtes à merde...

aux matrices béantes glissées dans les nuits de l'origine
aux gouffres
sans haut
sans bas dans l'écartèlement des recrachements de la terre

- là où la langue vide lèche les plaies ouvertes de la matière...

- là où se convulsent les morts de la terre noire...

- d'un monde à l'autre... où l'autre se perd...

- et des crochets de boucherie pour suspendre les ombres...

dans le sas de la vie infinie
dans le sas de la mort éternelle
de l'âtre des affres à l'astre-crâne des flammes
au dégueulement des cristaux de sang de la conscience
et embrasement des corps
et broiement de la lumière
et dévoilement des rêves
et métallisation de la langue de l'avant-monde au rituel du trou de
la terre-mère

*- et le scribe de pierre est le signe de terre du corps assis au sans
centre de l'éternité...*

*- c'est le sans langue de l'infini silence à même son corps de terre
dans le verre vide de l'œil sans pupille...*

et c'est l'aveugle du trou comme un creux de sang où baigne la
tête de singe dans sa gangue d'ombre à la cage ouverte de son
corps et où l'absenté dévore l'absence
et où le vidé rumine l'éternité sur la taie noire de l'œil-trou du
rêve sans trêve de son anéantissement

*- et carminer la peau de terre du scribe des signes... aux pigments
de l'autre lumière des arrières mondes de la conscience...*

*- peintures de guerre de l'absolu à être le mort révolté du naître à la
mort...*

et l'impalpable membrane de l'étoile
et l'étoilement de la croix de glace qui perce le cœur des doubles
de la douleur dans le sommeil de la pierre

au repos des morts
au miroir vide de la surface des corps
au puits des signes
et roulis des cendres au bord des lèvres noires

et entrer dans le miroir de l'entre-deux de la vie et de la mort où
se démultiplient le sans visage et son sans corps
et désemboîtements des crânes dans l'œil retourné de l'œil où se
glisse le nœud des nerfs à même l'infinité des visages
du démoulage de la face au moulage du sans face



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).

en tournis et tournoiements des masques d'ombres

et masques de peau d'ombre sur des trognes de morts comme des tronches de lumière noire

cratères d'encre des crânes

et des grêlons de vide perforent la peau d'ombre
là où se défigure le masque de carne

- cette petite viande hachée de la pitié...

- ce déchirement des visages du non-être qui se délogent de la caverne des entrailles...

- dans les langes des vœux de morts tombés de la non-langue d'ombre du non-être...

- là où le mâle noir et sa femelle de silence se nouent sur le grabat de douleur du langage afin d'y gémir le mauvais sommeil des morts...

- et des cuillerées d'ombre pour nourrir le sans corps dans l'angle mort du regard sans lumière...

- et des bouchées brûlantes dans le grommellement des grumeaux de matière noire déchirée de la gueule...

- et les nerfs d'ombre tendent les cordages du vide au bouche à bouche des gouffres... aux labyrinthes des galeries du non-monde...
là où ça ne rigole pas... là où c'est sans rire...

- là où le nerf de la langue éventre la poche entière...

- et mange le mal à l'ombre de sa croix noire dans l'encendrement des corps...

- **ET CE DERNIER COUP DE LANGUE DU MORT DANS L'ÉCLATEMENT DE L'ÉTOILE...**

José Galdo



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).



José Galdo, encre et gouache (14,8x21).

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : <http://blockhaus.editions.free.fr/>

POUR CONTACTER FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 14
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**